Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 114 (1969)
Heft: 9

Artikel: Le chef et l'évolution de la guerre
Autor: Dénéréaz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343506

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

114e année No 9 - Septembre 1969

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 - Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Colonel-divisionnaire **M. Montfort**

Administrateur: Lt-colonel **Ernest Büetiger**

Editeur: Association de la Revue militaire suisse, 33, avenue de la Gare, 1003 Lausanne Tél. 23 36 31. Chèques post. 10-5209 - **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A. 33, avenue de la Gare, Lausanne - **Annonces:** Permedia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique. 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 8.

ABONNEMENT:	**Suisse**	1 an: Fr. 18.— / 6 mois: Fr. 10.—	Prix du numéro
	Etranger	1 an: Fr. 22.— / 6 mois: Fr. 12.—	Fr. 2.—

Le chef et l'évolution de la guerre[1]

Un problème d'une exceptionnelle importance a toujours dominé les méthodes de commandement : l'adaptation judicieuse du soldat à ses tâches au regard de ses aptitudes et de ses connaissances. Mettre chacun à la place hiérarchique et fonctionnelle où il atteindra le plus rapidement le rendement maximum, tel fut et tel est encore, pour le chef, le but à atteindre. D'une part, l'homme avec ses qualités et ses défauts, d'autre part, une organisation avec ses structures et ses moyens. Et le dessein bien arrêté de les rapprocher, de les souder au point d'en réaliser l'unité. Si l'on admet que c'est à une époque relativement récente que les armées ont adopté à cet égard un dispositif d'investigation psychologique reposant sur des bases scientifiques, force est de reconnaître, sans remonter à l'homme de Cro-Magnon, que le commandement s'est toujours imposé selon des critères valables. Sans doute, s'est-il adapté

[1] Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs — sous forme d'article — la conférence prononcée par le Commandant de la Division mécanisée 1 à son rapport annuel 1969 et nous le remercions pour sa fidèle collaboration à notre revue militaire romande.

Ce vaste exposé, qui, incontestablement, méritait une plus large diffusion, poursuit le but de démontrer :

— quel *fut* le rôle du chef militaire,
— quel *est* aujourd'hui ce rôle,
— quelles *seront* les préoccupations futures du Commandement.

Ces questions ne sauraient laisser indifférent l'ensemble du corps des officiers et, singulièrement, nous en sommes sûr, nos lecteurs.

Mft

au cours des âges aux transformations de la guerre et de l'armement. Mais jamais il n'a pu abandonner, au risque de se perdre lui-même, ses prérogatives. De cela nous devons être convaincus en dépit des « accidents » qui ont jalonné son histoire qui, ne l'oublions pas, est aussi l'histoire de la discipline militaire. Sur tous les champs de bataille, la même certitude de catastrophes s'est manifestée dès lors que se brisèrent la chaîne des commandements, l'unité prévisible de l'action, le sentiment de sécurité né d'une obligation réciproque. La discipline est toujours apparue comme le signe d'un ordre fonctionnel, sans lequel aucune organisation militaire ne peut subsister. Mais s'est-elle toujours inspirée des caractères et des besoins de son époque ? C'est à cette question que je vais m'efforcer de répondre.

* * *

Certains auteurs fondent toute l'évolution de la stratégie et de la tactique sur les modifications de l'armement. La guerre étant essentiellement un fait social, c'est par l'étude de la nature même des peuples, de leur structure politique, de leur organisation économique que l'on arrive le mieux à en discerner la signification. Dans la Grèce antique, la guerre dérive directement d'un esprit civique étroitement localisé ; elle est inséparable de la vie de la Cité, son système fait corps avec le système politique et social. En Italie, la pensée de la Rome républicaine est à la recherche d'un impérialisme politique et économique, but uniquement utilitaire ; les Romains, essentiellement réalistes, ne s'inquiétèrent jamais de la légitimité de la guerre. L'Islam fait jouer le ressort religieux pour mener à bien un prodigieux programme de razzia ; la guerre des nomades n'est qu'une forme de la concurrence vitale s'imposant en cas de disette ou naissant de la simple vengeance. Les Croisades sont le choc en retour de l'idéologie chrétienne servie par une tactique militaire rudimentaire. C'est aussi l'appétit de coups et de gloire propre à la chevalerie. La chevalerie qui ne peut subsister que par la guerre, pour laquelle le retour à la paix ne peut être que chose fâcheuse, à la fois pour ses revenus, son prestige et sa raison d'être. La chevalerie, qui, devenue noblesse, méprisera tout ce qui n'est pas elle et qu'une véritable lutte de classes va opposer aux milices urbaines qui, au début du XIVe siècle, prennent conscience de défendre un bien commun.

* * *

La bataille antique est rarement décisive au sens où nous l'entendons, mais elle l'est pour les combattants qui n'ont que l'alternative de vaincre ou de mourir. En pourcentage, aucune bataille moderne n'a atteint, même de loin, les pertes subies par les armées antiques vaincues. Celles-ci, si l'on en croit les historiens, sont toujours les plus nombreuses, car il appartient au parti le plus faible de provoquer un déséquilibre des forces par l'innovation tactique alliée à des forces morales supérieures. C'est donc bien l'intelligence, l'esprit civique et le courage qui l'emportent. Le Moyen-Age ne présente plus le même caractère d'unité. Si les chroniqueurs fourmillent de récits hauts en couleurs et riches en exploits guerriers, ils expriment la réalité d'une tactique élémentaire, qui, rapidement, dégénère en une série de combats singuliers. En raison du dédain que les chevaliers ont pour la piétaille, l'infanterie, qui dispose d'un armement pauvre et hétéroclite, ne joue qu'un rôle secondaire, un rôle de soutien. Dans le combat, toute manœuvre lui est interdite. Il n'y a alors plus de limite aux prouesses individuelles. La rançon, mesure humanitaire sans doute, mais limitée à la seule classe riche, devient un fléau du point de vue tactique. Chevaliers et écuyers n'ont plus qu'un souci : capturer des ennemis bien montés et bien armés. Ils quittent leur place dans le rang qui perd ainsi toute cohésion. Ce phénomène, typiquement médiéval, explique bien des revirements de situation dont les plus spectaculaires sont provoqués par les Suisses dans leurs luttes contre la Maison d'Autriche. Les Suisses qui, les premiers, créent une véritable armée nationale, illustration, dans son sens le plus moderne, de la Nation armée.

* * *

Dans de nombreux pays et surtout dans ceux où la Monarchie s'affirme, on voit s'esquisser les grandes lignes d'une armée permanente, dont le recrutement est l'œuvre de « capitaines », qui font battre le tambour et enrôlent les volontaires auxquels ils paient une prime. Ces volontaires deviennent rapidement des mercenaires. L'offre est abondante spécialement sur le marché international, car la guerre — sous sa forme habituelle de pillage systématique — reste l'industrie la plus fructueuse. Les aventuriers affluent sachant que, si la discipline est rigide sous les armes, la licence est complète au dehors. Or les batailles sont rares et les déprédations de la soldatesque fort nombreuses. Lorsque les

troupes stationnent dans une région amie, elles vivent sur l'habitant, rapidement voué à la ruine. Il faut bien compenser une solde et un ravitaillement insuffisants. L'armée, masse flottante de chômeurs d'un genre spécial, se porte là où il y a du « travail ». Les campagnes successives ne sont que les étapes d'une véritable transhumance guerrière. La notion d'une guerre menée le plus rapidement possible à son terme est ignorée à cette époque. Plus la guerre se prolonge, plus le bénéfice devient positif. Les considérations humanitaires ne prennent aucune place dans la conduite des opérations ; elles restent totalement étrangères aux gouvernements et aux chefs militaires qui, eux aussi, tirent de plantureuses ressources de leur commandement. Et si le XVIIIe siècle est imprégné d'un adoucissement relatif des mœurs, d'une modération dans l'attitude des combattants, d'un plus grand respect de la vie humaine, la guerre n'en reste pas moins identique dans son essence et ses nécessités économiques : les biens matériels constituent le seul sentiment moteur et la seule récompense du mercenaire.

* * *

La caractéristique des armées d'ancien régime est donc la mauvaise qualité des soldats. Peu de patriotisme, l'esprit national n'étant pas encore éveillé ; peu de dévouement pour les chefs qui appartiennent à une caste fermée ; peu ou point de volonté individuelle de vaincre, la cause pour laquelle on se bat étant ignorée du soldat ou lui étant indifférente. On est si accoutumé à ce que ces éléments fassent défaut et à s'en passer, que Frédéric II n'hésite pas à incorporer dans ses troupes des déserteurs, voire des prisonniers. La discipline ne peut être maintenue dans les armées ainsi composées, qu'à force d'automatisme et de coercition. On évite de faire entrer les troupes dans les villages, tout séjour dans une localité étant l'occasion de nombreuses désertions. On ne stationne que dans des camps dont les quatre côtés sont surveillés, de jour et de nuit, par des postes de gendarmes ou de cavaliers d'élite. Les troupes sont conduites comme des convois de galériens. Pour combattre, elles sont placées en formations profondes et serrées, de façon que chaque homme soit littéralement enfermé dans le rang, entraîné par la masse. Des serre-files suivent, le pistolet au poing, contraignant les hésitants à avancer, tuant au besoin les récalcitrants. L'homme est poussé en avant par l'impulsion du flot et par ses chefs, qui font jouer

en lui des réflexes d'obéissance lentement forgés par des exercices automatiques prolongés : son initiative, son intelligence, sa volonté propre — que l'on suppose absentes — n'ont aucun rôle à jouer. Dans ces masses compactes, les feux d'artillerie et de mousqueterie font de terribles ravages, aussi les batailles sont-elles horriblement meurtrières et, pour éviter la prompte destruction de leurs armées, les généraux en sont-ils venus à éviter le plus possible la bataille. Ainsi naît cette singulière stratégie « conservatrice » des XVIIe et XVIIIe siècles, qui consiste à faire la guerre en se battant le moins possible.

* * *

La guerre est devenue un métier. Machiavel estime qu'un homme de bien ne doit pas faire métier des armes, car « la guerre fait les larrons et la paix les mène au gibet ». Avec le mercenariat international, puis national, le soldat-citoyen disparaît. Dans la plupart des guerres de l'Antiquité et du Moyen-Age, le guerrier a conscience de défendre un intérêt vital, un bien propre. Seul l'homme libre a le droit de porter les armes. En Grèce, il lutte pour la liberté de sa cité. A Rome, il combat pour l'expansion d'une hégémonie. En Orient, il meurt au nom d'une idée religieuse. Devenu chevalier, il acquiert une conscience de classe et évolue vers une conception plus élevée, fondée sur l'honneur, la loyauté, les besoins supérieurs de la chrétienté. On ne se bat vraiment bien que pour une cause dont l'on sent en soi l'impérieuse présence : la foi, le sentiment national, l'intérêt de race ou de classe. Pour quelles raisons, assistons-nous, après vingt siècles de guerres faites par des hommes libres, à un changement radical de la nature des armées ? Le recrutement d'éléments allogènes ou mercenaires, ou encore d'un prolétariat national non intéressé aux causes défendues correspond toujours à une profonde décadence de l'esprit civique et à une crise politique. Cette forme de recrutement s'est toujours révélée comme le facteur prépondérant d'une désagrégation interne et d'une lente dégénérescence militaire, à laquelle les Suisses ne sont pas restés étrangers après la défaite subie en 1515 à Marignan. Dans un mercenariat, il est difficile de contrôler et de faire respecter la fidélité au contrat. La discipline doit être renforcée de façon impitoyable si l'on veut épurer la masse, la pétrir et la rendre utile. Il n'est pas de choix dans les moyens à une

époque où « la profession de soldat est abandonnée à la classe la plus vile des citoyens ».

* * *

La Révolution française marque, dans l'histoire du commandement militaire, une étape aussi importante que dans l'histoire politique. Jusque-là les guerres ont présenté un caractère dynastique : un souverain se bat avec des mercenaires ou des miliciens malgré eux contre un autre souverain disposant de troupes semblables. Les soldats révolutionnaires combattent eux pour la « nation » : le loyalisme monarchique devient le « patriotisme ». Ce sentiment, la guerre le développe en France d'abord, puis partout en Europe à la suite des armées françaises. C'est sur ce sentiment, qui révèle une qualité morale indéniable, que s'échafaudent de nouvelles méthodes de commandement accélérées par le service généralisé appelant successivement tous les citoyens sous les armes. A ces citoyens, la discipline du rang fait défaut. Il leur est instinctivement plus facile de combattre en ordre dispersé, en utilisant le terrain d'une manière assez anarchique, en faisant le coup de feu, puis en s'agglomérant par groupes plus compacts pour fournir le choc. Leur impréparation au déploiement linéaire et à la rigidité des formations les oriente vers des procédés plus souples : la ligne et l'essaim de tirailleurs, lesquels répondent infiniment mieux à leur inexpérience et à leur indiscipline. Les levées en masse sont, en fait, des masses turbulentes pouvant, à la longue, devenir un danger pour le régime. Les soldats n'ont plus la compensation du butin ; l'idéologie révolutionnaire y est hostile. Aucune compensation non plus d'ordre moral, les décorations ne viendront que plus tard. Et pourtant ces troupes hétéroclites, haillonneuses et hirsutes, où triomphe l'individualisme, battront en brèche la tradition germanique d'une discipline inflexible et d'un automatisme rigoureux.

* * *

L'audace révolutionnaire est éperonnée par un général dont l'ascension soudaine étonne. Bonaparte fait sentir son empreinte dès les premiers contacts. Ses moyens, il les utilise avec une grande souplesse dans l'organisation. Il est le chef veillant à tout et haussant sa fermeté jusqu'à la dureté. Des volontaires, il fait rapidement des vétérans, puis des soldats de carrière qui, incapables de se réadapter à leur ancien milieu,

s'attachent au métier des armes. Très vite il cède au vertige du nombre. C'est la Grande Armée dont Napoléon codifie l'instruction en oubliant, toutefois, que la stratégie doit s'accompagner de toute une série de mesures et de prévisions pour les transports, les ravitaillements et les évacuations. L'équipement, les armes, les voitures manquent beaucoup plus que les hommes, sur lesquels l'Empereur a un prestige et un ascendant extraordinaires. Pour lui, rien ne vaut le contact direct. Chaque fois qu'il remonte une colonne, il met pied à terre et passe une revue. Sa présence galvanise la troupe et lui fait oublier ses misères. Cela jusqu'au jour où il va devoir confier à des subordonnés la conduite de ses armées réparties un peu partout. L'irrésistible déclin débute en 1812. L'ampleur des moyens mis en œuvre n'est plus en rapport avec les possibilités techniques de l'époque. En 1814, contraint à manœuvrer avec une petite armée, Napoléon se retrouve tel qu'il était en 1796 : activité, vitesse, mais non point économie. Le manque d'instruction des troupes l'oblige de plus en plus à les engager en formations massives, à combatre à coups d'hommes, en attaques de front, sur des terrains désavantageux. A Waterloo, ce sont les Alliés qui obtiennent une bataille vraiment décisive, qui mènent une poursuite à fond, au cours de laquelle s'effrite la dernière armée impériale. Que va-t-il rester du passage fracassant de Napoléon, de son imagination créatrice et de ses conceptions de chef militaire ?

* * *

En France il y eut « une réaction spontanée de défiance, d'antipathie un peu méprisante à l'égard de tout ce que représentait le soldat ». L'armée impériale n'avait pas brillé par la discipline. La Restauration réagit méthodiquement par le retour à l'obéissance passive. Cette discipline rigoureuse s'étend aux cadres, qui perdent l'habitude de penser et d'agir par eux-mêmes. La collectivité militaire s'isole de la vie nationale, elle devient un corps fermé aux influences et aux idées de l'extérieur, étrangère à toute considération d'ordre social. Ce phénomène n'est pas typiquement français. Dans plusieurs pays, à la faveur du retour général à la paix et d'un étonnant développement industriel, se dessine également un éloignement presque répulsif à l'égard de l'armée. La solution tend à placer l'armée à l'écart de la nation, à la faire vivre en vase clos, à rendre le militaire uniquement responsable des ordres qu'il donne, non

de ceux qu'il reçoit. Et c'est contre cette dernière règle que le libéralisme va s'insurger, affirmant ainsi les droits de l'individu et partant du soldat. Le problème est posé. De nombreux écrivains vont s'efforcer de le résoudre durant le siècle qui nous sépare de cette première déclaration : « Il faut s'occuper du soldat comme individu, développer en lui les qualités qui le rendent propre au combat, à ne pas rester partie passive d'une masse grégaire ». Aussitôt les états-majors cherchent une transaction : « L'obéissance passive n'est pas la condition indispensable de la discipline. La discipline n'est pas plus incompatible avec la dignité du libre arbitre que ne le sont les règlements des corps constitués. La discipline la plus stricte ne porte aucune atteinte à la dignité de l'homme qui s'y soumet librement ».

* * *

Ce n'est pas dans les écrits de Jomini et de Clausewitz que l'on trouve des idées relatives à la discipline. Pour ces deux penseurs militaires l'essentiel est de découvrir la direction qu'il faut donner à la guerre. Ils n'éliminent pas de leurs théories les forces morales, mais ils ne vont pas très loin dans la perception des sacrifices à consentir. Le colonel Ardant du Picq, qui fut tué près de Metz en août 1870, apparaît comme le seul esprit voyant clairement les réalités et doué de prescience. Ardant du Picq place l'homme au centre même du combat. Il veut comprendre comment il s'y comporte. Il prend position contre toutes les idées abstraites qui ont cours. Il oppose à l'homme des terrains de manœuvres « calme, reposé, attentif, obéissant », celui de la guerre « nerveux, impressionnable, troublé, surexcité ». « La bravoure absolue, écrit-il, n'est point naturelle à l'homme. Elle est le résultat de sa culture morale, et infiniment rare. » Le rôle de la discipline est de pallier cette insuffisance. Dans le combat moderne, où la tentation de « se défiler » est plus forte pour le soldat, la discipline dans le sens rude ne suffit plus. « Il faut une cohésion morale, une solidarité plus resserrée qu'en aucun temps. » En dépit de l'évolution de tous les moyens techniques, Ardant du Picq montre que le cœur de l'homme et ses instincts naturels ne changent pas. « La guerre toujours, tant qu'on y risquera sa peau, sera essentiellement chose d'instinct. » Que faire alors ? « Plus la puissance de destruction se perfectionne, plus le combat devient éparpillé, échappe à la direction ; plus la discipline doit être forte non pas une discipline

draconienne, mais une discipline d'essence sociale ; plus la solidarité doit être réelle, plus profondément raisonnée l'organisation qui assure cette solidarité. » Cette formule prophétique n'est-elle pas toujours et plus que jamais valable ?

* * *

Nul n'est prophète dans son pays. En France, les avertissements du colonel Ardant du Picq ne trouvent aucun écho. L'armée a une mystique inséparable de celle de l'ordre. D'un ordre, plutôt. Tous ses chefs importants sont formés à la rude école africaine. Elle possède donc une expérience vécue de la guerre. Elle bénéficie de la tradition orale et écrite de l'Empire. Tout milite en faveur de sa supériorité incontestée en matière militaire. Aussi vit-elle emmurée dans une ignorance presque totale de ce qui se fait chez son grand voisin. La Prusse, elle, suit une autre voie. Elle a renoncé depuis longtemps au drill frédéricien ; des chefs compréhensifs ont supprimé tout ce qui ne sert qu'à la parade ; les manœuvres sont devenues les plus simples d'Europe. En 1866, la Prusse affronte l'Autriche. Celle-ci est battue. De ses victoires extrêmement rapides, le commandement prussien ne déduit pas que tout est pour le mieux dans la meilleure des armées. Estimant inévitable un conflit armé avec la France, il étudie sur le champ et à fond les enseignements d'ordre technique, dont il se préoccupe beaucoup plus que de la doctrine pure. La guerre franco-allemande durera sept mois, d'août 1870 à février 1871. De bout en bout, on y constate la supériorité écrasante d'un travail méthodique d'état-major sur l'improvisation hâtive. Mais on constate également avec étonnement combien il est difficile, après avoir mis en déroute une armée de métier, de triompher des éléments peu cohérents et peu disciplinés d'une levée en masse. La France de 1870 n'avait pas la vocation de la défaite. Elle va inquiéter sérieusement son adversaire près de six mois encore après la bataille « décisive » de Sedan. La naissance d'une défense intérieure spontanée fut, avec le caractère périmé de la fortification permanente, un des grands sujets traités par les écrivains militaires.

* * *

Fait surprenant : les leçons de la guerre 1870-1871 sont comprises et codifiées très rapidement. Plusieurs chefs militaires français pensent

qu'il faut adopter les principes et les méthodes du vainqueur, ce qui va conduire à un étrange parallélisme franco-allemand. Dans les deux camps, on assiste à un renouveau de la pensée militaire soutenue par un nationalisme militant. Les règlements s'écartent de toute rigidité dans l'exercice du commandement : « des prescriptions formelles », y lit-on, « ne sauraient convenir aux circonstances si multiples et si variées de la guerre et seraient de nature à paralyser l'initiative des officiers en les dispensant de réfléchir et de vouloir. » L'indépendance et l'initiative des chefs passent au premier plan. Pour les Allemands, chaque unité doit être préparée à ne compter sur aucun ordre. Elle agira conformément au plan de combat exprimé sommairement par des directives : objectif, limites latérales, considérations éventuelles. Pour les Français, le plan de combat est offensif et offensif jusqu'à l'excès. Il n'accorde qu'une faible importance au terrain : on attaque partout et l'on voit. Pour tous, la nécessité d'une victoire rapide et décisive ne fait aucun doute. Puisque les peuples souffrent de la guerre, il faut la mener à terme le plus vite possible. Quant au parallélisme des efforts consentis de part et d'autre, il se résume dans ces quelques chiffres : en 1914, la France aligne 620 bataillons, plus 83 en Afrique du Nord ; en 1914, l'Allemagne aligne 670 bataillons, dont 72 pour le front oriental. L'organisation des divisions est sensiblement la même : 17 000 hommes environ, dont 80 % d'infanterie. Tout est en place pour une guerre où « le succès repose sur l'activité intelligente des groupes et des individus, sur l'exemple des chefs ou de ceux qui se sentent appelés à l'être », où « la valeur personnelle est tout ».

* * *

Les deux armées sont donc moralement et physiquement semblables. De l'impuissance mutuelle à obtenir rapidement une issue par les armes ne pouvait sortir qu'un équilibre par la stabilisation des fronts. Pour rompre cet équilibre, il eût fallu la mise en œuvre d'un matériel de guerre plus nombreux, plus puissant et la mise au point d'une tactique nouvelle. En 1917, on en est encore à dire : ce qui importe le plus, c'est l'usure de l'ennemi. Depuis trois ans, cette usure est obtenue en lançant des fantassins dans des entreprises coûteuses qui, de part et d'autre, vont imposer le recours à de plus jeunes classes inexpérimentées. Les pertes sont énormes. Il paraît admis que cent mètres de terrain,

d'un terrain bouleversé et chaotique, valent mille existences. L'admirable est que les troupes acceptent cette situation et luttent farouchement contre l'ennemi, les obus, la faim, la soif, la boue, la puanteur. Est-ce le fait d'un « exceptionnel sentiment de l'honneur », comme l'écrit Ernst Jünger, combattant allemand de Verdun, « ou de profonds instincts humains » ? Des deux côtés, une magnifique infanterie résiste sur place sans reculer d'un pouce. Mais tout a une fin lorsque l'immobilisme devient la seule réalité du combat. Le moral craque. Et l'on assiste aux plus grands bouleversements de cette guerre, à des effondrements et à des redressements spectaculaires. Puis intervient la décision sans qu'il y ait eu à proprement parler de « rupture » sur le théâtre d'opérations occidental, où l'élan offensif des Alliés est freiné par une tenace défensive fondée sur le combat retardateur ; où de faibles groupes de mitailleurs réussissent, ici et là, à arrêter la progression de l'infanterie ; où la défaite allemande vient pour une grande part du front intérieur.

* * *

En 1918, le prestige militaire de la France est immense. La pensée militaire en est imprégnée et si bien imprégnée qu'en de nombreux pays elle se stabilise au niveau des idées acquises en novembre 1918 : l'infanterie reste l'arme maîtresse du champ de bataille, mais on ne peut plus la lancer aveuglément contre les feux ; on « passe donc commande » à l'artillerie pour lui ouvrir la voie. Les chars et l'aviation agissent à son profit pour lui permettre d'exécuter sa difficile mission au plus juste prix. Les vainqueurs refusent à la nouvelle armée allemande à la fois le nombre et la puissance de feu. Pour son chef, le général Hans von Seeckt, « tout l'avenir de l'art de la guerre semble dépendre de l'utilisation d'armées très mobiles, peu importantes en effectifs, mais d'une haute qualité, soutenues par l'aviation, et de la mobilisation immédiate de toute la réserve défensive, qui servira soit à renforcer l'attaque, soit à protéger l'arrière ». Et von Seekt montre en une formule imagée cette petite armée de métier faisant irruption dans une « masse vivante d'êtres humains, mais immobiles » comme « un éléphant dans un magasin de porcelaine ». D'autres théories novatrices voient le jour : celle de Douhet pour l'aviation, de Fuller pour l'armée blindée, du capitaine Charles de Gaulle pour le commandement. Ces théories sont tenues en échec par les doctrines officielles. Finalement, on sait que la Reichswehr

constitue un instrument voué à un perfectionnement continu, doublé d'une autre armée surgie d'une mobilisation massive dont les chefs « doivent inculquer à leurs subordonnés que l'inaction et la crainte des responsabilités sont des fautes plus graves qu'une erreur dans le choix des moyens », alors qu'en France tout est méthode, prudence, prévisions et coordination. Tout est en place pour une guerre où « des machines conjuguant leurs effets et des équipes formées pour leur service » vont créer l'événement au sens napoléonien du terme.

* * *

La défaite de 1940 a été une défaite technique résultant de « l'inaptitude montée au sommet de la hiérarchie (française et britannique) à s'adapter à une nouvelle tactique et à un nouveau rythme ». La surprise tactique est complète et la Blitzkrieg porte bien son nom. L'allure de la bataille est complètement transformée. Aux opérations offensives lancées par les Allemands, la défense française est incapable de faire face. En fait, les deux armées qui s'opposent ne sont pas du « même pied ». Leurs raisonnements n'englobent pas les mêmes notions, le même « monde » : leurs conceptions ne sont pas de la même époque. Mais il ne s'agit là que d'une bataille terrestre, d'un type de bataille terrestre peu susceptible de s'élargir à d'autres théâtres d'opérations. Or l'univers militaire est beaucoup plus vaste. Il englobe, non seulement les terres habitées, mais les déserts, les mers et les airs. Ce sont ces « milieux », dans lesquels l'Allemagne hitlérienne s'est manifestement aventurée, qui deviennent le point de départ de ripostes fulgurantes et décisives. Le cadre stratégique qu'elle s'était fixé, en dépit de ses dimensions inhabituelles, est trop restreint pour paralyser l'évolution technique de ceux qui veulent sa perte. D'ailleurs la dernière guerre a été achevée avant que soient pratiquement utilisés les prodigieux instruments de destruction découverts par les belligérants et la possibilité de nouvelles inventions reste immense. Cet aspect particulier mérite d'être souligné. Jamais la physionomie de la guerre que l'on doit préparer n'a risqué d'être plus différente que celle de la précédente. Ce peut être le règne de la bombe atomique, mais ce peut être aussi tout autre chose. Le problème n'est pas simple. Il est cependant possible d'en tirer quelques idées directrices.

* * *

J'ai longuement comparé la pensée militaire allemande avec la pensée militaire française, car depuis 1850 et pendant un siècle la pensée militaire suisse a vécu de la coexistence guerrière de ses deux grands voisins. Elle en a vécu et s'en est inspirée avec plus ou moins de bonheur. En 1870, nous en sommes encore à chercher une doctrine de défense nationale libérée des inconvénients qu'entraîne fatalement une organisation fédéraliste de l'armée. En 1914, nous avons une organisation des états-majors et des troupes semblable à celle des belligérants. Toutefois nos officiers, sous-officiers et soldats sont instruits à l'allemande, ce que l'on a parfois, mais à tort, reproché à notre haut-commandement. En 1939, nous avons une armée dont les conceptions tactiques sont très proches des idées françaises fondées sur la stabilité des fronts continus occupés par une puissante infanterie. Nos divisions, comme les grandes unités françaises d'ailleurs, sont dotées des moyens qui ont fait leur preuve en 1918. Je ne reviendrai à la solution des positions d'armée installées entre les Alpes et le Jura et à la solution du Réduit national que pour souligner de nouveau le manque d'efficacité tactique de la première et la faiblesse stratégique de la seconde. Ce qui me paraît plus important est le fait qu'avec la victoire des Alliés en 1945, l'occupation de l'Allemagne et le partage de l'Europe, l'hypothèse sur laquelle reposaient nos plans d'opérations, à savoir une guerre franco-allemande, a disparu. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'interdire à des troupes, voulant éviter le triple obstacle du Rhin, des Vosges et de la Forêt-Noire ou tendre la main à un partenaire, d'utiliser à ces fins notre territoire. Il s'agit de s'opposer à des entreprises dont le caractère est beaucoup moins concret, moins immédiat, moins compréhensible.

* * *

La nécessité d'une défense nationale est donc devenue moins proche pour nombre de nos concitoyens. Cette nécessité existe, chacun en est conscient, mais elle échappe au sens des réalités précises. Où est le danger ? Hier encore, il se situait très exactement à nos frontières. Quelle est sa forme ? Hier encore, elle était déterminée par un armement classique dont les effets étaient connus. Quelles sont ses conséquences ? Hier encore, elles n'étaient que temporaires, car le tribut payé marquait, en règle générale, la fin d'une servitude. Hier, tout était dans des normes, correspondait à des règles, entrait dans des habitudes. Nous avons,

certes, donné plus d'actualité à ces différentes questions par la mise en vigueur de l'organisation des troupes 61 pour régler le problème de la défense toutes directions ; par la création d'une protection civile pour pallier les effets probables de la bombe atomique ; par l'institution d'une économie de guerre pour prolonger notre indépendance matérielle. Et demain, nous réunirons ces trois éléments dans un seul organisme de défense totale ou globale pour permettre au pays de réagir, dans toutes ses cellules, contre l'envahisseur. Mais ces réalisations ne simplifient pas la compréhension du nouvel univers dans lequel la Suisse pourrait être appelée à faire la guerre, car elles n'englobent pas toutes les formes susceptibles d'être prises par un conflit futur. C'est la raison pour laquelle nous avons un grand besoin d'information, afin que les difficultés, qui sont réelles et inhabituelles, ne suscitent pas le découragement. Un découragement qui pourrait se transformer en un abandon des vertus civiques les plus élémentaires, voire en un défi aux autorités responsables des destinées du Pays.

* * *

Le devoir des militaires n'est-il pas de résoudre d'avance l'énigme que pose une guerre? Il y faut une part de spéculations fondées sur une expérience qui ne peut venir que du passé. Et il y faut une part de réflexions purement scientifiques. Ainsi peut-on aborder avec quelques chances de succès l'étude de ce que j'appelerai les dominantes du combat moderne, lesquelles résultent des progrès considérables accomplis et dans les sciences humaines et dans celles de la matière. Sur le plan humain, l'ancienne civilisation des élites a fait place à une civilisation des masses. Dans le domaine de la matière, la science, en pénétrant au cœur de l'atome, a ouvert l'ère atomique. Sur le plan humain, les masses sont devenues l'enjeu et le levier de toute politique. L'extrême rapidité actuelle de diffusion des idées en est une des causes. Le monde est devenu une véritable et immense « caisse de résonance ». Dans le domaine de la matière, la libération brutale de l'énergie nucléaire donne à l'homme une arme sans commune mesure avec les précédentes. Toutefois les conséquences apocalyptiques de son emploi sont, pour ceux qui la détiennent, un motif évident de retenue. Cette retenue a fait redécouvrir les modes d'actions de la stratégie indirecte. Le fait que personne ne possède pratiquement de parades réellement efficaces aux coups

nucléaires, a conféré à la stratégie indirecte une utilité et des possibilités nouvelles, au moment même où l'évolution du monde contemporain lui ouvrait un champ d'action considérable. De cette conjoncture, qui dure depuis quelque 20 ans, sont nées les deux dominantes de la guerre moderne qui sont la menace nucléaire et la menace subversive, alors que surgissent, tantôt ici et tantôt là, des conflit dits marginaux.

* * *

Quelle doit être l'attitude du chef, de l'officier, à l'égard de la menace nucléaire ? A mon sens, cette attitude doit être essentiellement pratique. Le fait atomique existe. Il s'agit pour l'officier de l'inclure dans ses programmes d'instruction tout en se disant qu'il est impossible, en temps de paix, de réaliser la surprise par une explosion atomique. L'enseignement doit rester simple, voire simpliste et tendre au réflexe de protection instantanée, lequel s'obtient facilement. Les combattants doivent connaître les raisons de la brièveté du réflexe de protection, si possible les ressentir en imagination, être dressés à compter à voix forte et à « plonger » s'ils voient venir un front de tourbillons de poussière soulevée au passage de l'onde de choc le long du sol. Les cadres doivent mettre toute leur attention à la protection par les abris, puis, en cas de surprise nucléaire n'ayant pas anéanti toute leur formation, reprendre celle-ci en main, éteindre ce qui commencerait à flamber, s'occuper des blessés si la mission en cours n'impose pas une urgence immédiate. Ce qui précède est la meilleure prévention contre la panique ou la stupeur paralysante. Calculer la radioactivité résiduelle, prévoir des retombées, sont des réactions de caractère technique indépendantes de l'ambiance du combat ou d'un danger réel. L'emploi des dosimètres, les tracés de graphiques, la contamination et la décontamination peuvent s'étudier comme des opérations séparées. Les cadres doivent savoir en outre qu'il est inutile, en ambiance atomique, de disperser une section au-delà des normes fixées pour les dispositifs en ambiance classique, qu'il faut respecter scrupuleusement les consignes de dissimulation, de circulation, de trafic radio et s'enterrer chaque fois que l'on en trouve le temps. Cela reste extrêmement simple, réglementaire et signifie, pour une troupe en campagne, l'obligation de se conformer à certaines règles de sécurité, au stationnement, en mouvement et au combat.

* * *

C'est à dessein que j'ai présenté la menace nucléaire de cette manière. Sans doute manque-t-il dans mon raisonnement plusieurs éléments nécessaires à la solution. Mais pourquoi parler de la stratégie de dissuasion sous ses aspects moraux et politiques, sinon pour rappeler qu'elle ne vise pas la guerre, mais le maintien de la paix. Or si nous sommes tous intéressés par le maintien de la paix, notre devoir est d'abord de décider ce que nous ferons au cas où la guerre éclaterait. De ce point de vue, nous ne devons pas nous sentir placés en face de vérités nouvelles découlant du seul fait atomique. Au nombre de celles-ci, je citerai la capitulation et le suicide. De telles idées ne peuvent exister que dans l'esprit de gens incapables de maîtriser leur propre destin. Certes, l'apparition de l'énergie nucléaire sur les champs de bataille est susceptible de bouleverser les données du combat, en raison de la présence d'un facteur « feu » jamais égalé. Ces impératifs nouveaux doivent être confrontés avec ce qu'il y a de permanent dans la guerre, si l'on veut éviter de graves déconvenues. Or qu'y a-t-il de plus permanent que la nature humaine ? Aucun acte de guerre ne peut être réalisé si l'homme n'a pas le cœur de le faire, c'est-à-dire s'il n'est pas soutenu par des forces morales. Trouver les conditions d'existence et de maintien des forces morales dans le climat du combat moderne est un préalable à tout le reste. Tant qu'on esquivera ce préalable, on n'aura rien fait et notre collectivité sociale peut être considérée, d'entrée de jeu, comme livrée à toute entreprise adverse, fût-elle uniquement conduite sur le plan psychologique.

* * *

Les milieux politiques et militaires de l'Occident ont pris connaissance avec quelque retard de la menace subversive. Les crises aiguës, auxquelles nous venons d'assister, ont montré la faiblesse des hiérarchies existantes, faiblesse qui s'est manifestée, en divers endroits, par des échecs des forces de l'ordre. Pour certains gouvernements, la subversion a déjà pris l'aspect d'un long combat douteux pour réparer ce qui a été stupidement détruit. La tâche est malaisée en raison du fait que la subversion étant essentiellement à causes et à objectifs politiques, c'est seulement sur le plan politique des causes et des objectifs qu'une action profonde peut être engagée avec quelques chances de succès. Le recours à des techniques militaires restera toujours conjecturel. Ceux

qui y ont été contraints le savent bien. Mais quelles sont donc les techniques militaires qui peuvent s'opposer à la subversion ? Elles sont, en réalité, peu nombreuses. Elles peuvent se résumer, d'une part aux actions multiples et diverses des forces de l'ordre soutenues par l'armée, d'autre part aux conditions de la contre-guérilla imposées à l'armée soutenue par les forces de l'ordre. Dans les deux cas, l'armée doit adapter son organisation et ses procédés d'engagement à une tactique très particulière, dont l'enjeu n'est plus le terrain, mais un milieu humain que les antagonistes se disputent avec acharnement. Car c'est en passant par le milieu humain, en le faisant basculer de son côté, que l'on atteint, que l'on paralyse et que l'on réduit finalement à merci son adversaire. Cette constatation est fondamentale à l'intelligence de la guerre contre-révolutionnaire, même si elle reste dans les limites de la révolte, de la rébellion, du soulèvement ou de la simple contestation.

* * *

Quelle doit être l'attitude du chef, de l'officier, à l'égard de la menace subversive ? A mon sens, cette attitude dépend beaucoup de l'idée que l'officier a de sa mission humaine. Nous ne sommes plus ici dans le domaine de l'instruction, mais dans celui de l'éducation, donc dans celui des idées et des options. Devant cette nouvelle forme de la guerre et des incertitudes qu'elle engendre dans les esprits, le chef doit définir nettement sa position civique. Il doit, d'une part, accorder la plus grande confiance à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, assument des responsabilités et, d'autre part, prendre ses responsabilités afin de dissiper tout climat d'insubordination. En d'autres termes, le chef doit faire preuve de discipline intellectuelle, puis susciter, chez ses subordonnés, l'adhésion des esprits et des cœurs. La discipline intellectuelle est une vertu difficile, car elle impose de se réserver pour soi seul les cas de conscience et de les résoudre dans le silence. La volonté d'expliquer et la recherche de la persuasion ont pour limite exacte l'efficacité. Aller trop loin risque de conduire au désordre. Le chef doit donc avoir le sens de l'équilibre et de la mesure. Ce sens est celui de l'autorité. Et pour faire face à la menace subversive, il faut une autorité, éclairée soit, mais qui n'a pas perdu pour autant son pouvoir de trancher. Si la pratique de la discussion devait conduire à un fléchissement de l'obéissance, alors serait perdue l'essence de la discipline. De la

discipline par laquelle le soldat est amené à accomplir son devoir jusqu'au bout, même s'il ne comprend qu'imparfaitement le sens de ce qu'il a à faire.

* * *

De ce survol de vingt-cinq siècles d'histoire militaire, quels enseignements pouvons-nous tirer ? Il ne s'agit pas, bien entendu, de « refaire » les batailles, afin d'y trouver une psychologie du commandement. A chaque époque, le chef s'est trouvé dans une situation nouvelle. A chaque époque, le chef a dû résoudre des problèmes différents, là et où ils se présentaient, par la valeur de son expérience. Pendant longtemps le simple fait d'être physiquement à la tête de ses troupes a suffi à son autorité. Puis est venue la notion que le chef, animé d'un courage plus tranquille, doit commander plutôt que combattre. Enfin est venue la notion que le chef doit convaincre avant de commander pour associer ses subordonnés à l'accomplissement d'une mission commune. La participation à l'action est devenue une nécessité tactique et technique.Toutefois elle n'exclut en rien la discipline qui vise toujours à obtenir une obéissance exacte, à faire sentir les moindres impulsions du commandement, à accoutumer, dès le temps de paix, à une exécution ponctuelle dans le combat, quelles qu'en soient les circonstances. Cela mérite d'être rappelé au moment où l'obéissance, réplique exacte de l'autorité, doit faire une part plus large à la compréhension. Mais si la compréhension est utile à l'emploi des techniques et des tactiques qui concourent au combat, n'est-elle pas indispensable sur le plan plus élevé des buts et de la signification de la guerre moderne ?

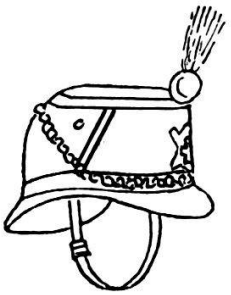
* * *

La guerre moderne, du point de vue nucléaire et subversif, est devenue une guerre de conscience. Elle inflige à toute opération militaire un contexte, des antécédents, des conclusions qui exigent la mobilisation permanente des esprits. Par-delà l'instruction tactique et technique, apparaît l'obligation d'une éducation civique et nationale. Demain, ce sera surtout l'attachement profond des soldats à leur pays, à son climat de vie, à ses institutions qui répondra de la résistance de chacun à un combat d'usure morale. S'il n'est pas du tout sûr que notre jeunesse soit moins attachée à la Patrie — dont le destin se confond

pour un demi-siècle avec le sien — que les générations qui l'ont précédée, force est de reconnaître qu'elle congédie aisément le mot « devoir » au profit du mot « droit », ignorant qu'il ne peut y avoir autre chose dans l'Etat que ce que la communauté des citoyens y apporte. Les institutions ne sont que le reflet d'une mentalité sociale. Il en est ainsi de l'armée qui se voit contrainte de s'intéresser à un domaine qui ne lui est point familier, parce que le succès de sa tâche pourrait être compromis par une carence de nature pédagogique, éducative. Pour l'armée, la solution doit être surtout recherchée dans l'ordre des structures qui précèdent le service militaire où un large programme doit être dispensé : hygiène, éducation physique, culture générale, morale. Nous n'insisterons jamais assez, nous officiers, sur l'aspect civique et national d'une telle action, à laquelle nous sommes prêts à donner le prolongement qu'elle mérite dans le vaste ensemble de la formation militaire.

Colonel-divisionnaire DÉNÉRÉAZ

Bibliographie sommaire :

« L'armée dans la nation », par le Général Ely. Librairie Arthème Fayard, Paris.

« L'art de la guerre », par Emile Wanty. Marabout Université, Paris.